ÉGYPTE monde arabe

Égypte/Monde arabe

2 | 1990
Médiateur et métaphores 1

Louis ‘Awad (1915-1990) : un philosophe « iconoclaste »

Tewfik Aclimandos

Traducteur : Alexandre Aclimandos

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ema/1690
DOI : 10.4000/ema.1690
ISSN : 2090-7273

Éditeur
CEDEJ - Centre d’études et de documentation économiques juridiques et sociales

Édition imprimée
Date de publication : 30 juin 1990
Pagination : 165-184
ISSN : 1110-5097

Référence électronique
Tewfik Aclimandos, « Louis ‘Awad (1915-1990) : un philosophe « iconoclaste » », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], 2 | 1990, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 07 juillet 2022. URL : http://journals.openedition.org/ema/1690 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ema.1690

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2022.

Tous droits réservés

Louis ‘Awad (1915-1990) : un philosophe « iconoclaste »

Tewfik Aclimandos

Traduction : Alexandre Aclimandos

NOTE DE L’ÉDITEUR

Le texte dont nous publions ci-dessous de larges extraits a paru dans la revue*Adab wa Naqd* n° 57 (mai 1990). Les propos de Louis 'Awad ont été recueillis par Ghali Chukri.

1 *Louis 'Awad, décédé au Caire le 9 septembre 1990 à l'âge de 75 ans, fut un des penseurs égyptiens les plus féconds de la seconde moitié du siècle. L'ampleur de son influence comme inspirateur de débats est de très loin supérieure à la popularité de ses thèses principales. Également journaliste, linguiste et philosophe, il aimait surtout à se définir par son métier d'origine : « professeur* de *littérature anglaise, professeur iconoclaste », ajoutait-il. Cette définition cerne bien l'importance, la portée, mais aussi les limites de son influence.*

2 *Le brillant professeur était aussi très éclectique dans ses centres d'intérêt et pendant plus de vingt* ans, ses *thèses et hypothèses – plus de cinquante ouvrages – sur l'histoire de l'Égypte, sur son rapport avec le monde arabe, sur la langue arabe elle-même, auront été à l'origine de controverses passionnées.*

3 *Né en 1915 à Charuna (Haute-Égypte), issu d'une famille de la moyenne bourgeoisie copte provinciale, il acquiert très jeune une culture diversifiée : langue arabe, littérature arabe religieuse, classique et profane, mais aussi Lettres anglaises et françaises. Il arrive au Caire en 1931 pour étudier la littérature anglaise à l’université. Son activisme culturel et politique ne l'empêche pas d'être quatre fois major de sa promotion. Une bourse lui permettra d'obtenir un « master » à Cambridge (1937-1940).*

4 *De retour au Caire, il enseigne à l'université et anime des cercles culturels. Il cherche notamment à intéresser l'élite culturelle à la musique classique et à lui faire prendre conscience du retard de l'Égypte en la matière*

5 *Socialiste mais non marxiste, il écrit deux ouvrages,* Le Phénix *et* Le Moine, *condamnant la violence. Il termine son doctorat en 1953 à l'université américaine de Princeton. Il écrit dans divers journaux, enseigne la littérature anglaise à Damas en 1958 et fait un séjour, en 1959, dans les prisons nassériennes.*

6 *Libéré, et en semi retraite depuis son soixantième anniversaire en 1965, il va à nouveau publier des articles et des ouvrages qui feront tous l'objet de vives controverses. De professeur unanimement respecté, il devient vite l'un des penseurs les plus importants mais ses thèses sont rejetées par une majorité, tant du côté islamiste que de celui de la gauche dont il était pourtant une figure de proue. La plus importante et la plus controversée de ses thèses sera sa mise en doute systématique de l'arabité de l'Égypte, qu'il identifie comme étant essentiellement pharaonique et méditerranéenne. Si cette thèse lui attire de nombreux ennemis, sa biographie de Jamal-al-Din aI-Afghani, l'un des maîtres du réformisme musulman du XIX^e^ siècle, lui en attire bien davantage. Il y affirme qu'Al-Afghani était franc-maçon et avait de nombreux contacts « suspects » avec les parties en conflit dans la région, notamment la Grande-Bretagne et la Sublime Porte.*

7 *Dans les années 1970, il publie deux tomes de son* Histoire de la Pensée égyptienne *qui, bien que salués par beaucoup, sont une nouvelle occasion de polémiques. Il y défend des personnalités unanimement décriées comme le khédive Ismaïl et le Mu'allim Ya'cub (qui « collabora »avec Napoléon). Son* Introduction à la philologie arabe, *où il développe la thèse de l'historicité de cette langue, lui attire les foudres de la faculté de théologie d'Al-Azhar, qui obtiendra l'interdiction de l'ouvrage en faisant valoir qu'il veut « miner le caractère révélé et divin du Coran ».*

8 *En revanche, son essai sur la Révolution culturelle en Europe (la Renaissance), dans lequel il défend les valeurs des Lumières et du rationalisme, ainsi que son autobiographie (les deux ouvrages datent des années 1980) sont unanimement acclamés. Mais cela ne mettra que peu de baume au coeur de celui que certains traditionalistes musulmans appelaient « le copte damné ».*

Un itinéraire

9 [...]

10 « Je suis né le 5 Janvier 1915 à Charuna, près de Marara dans le gouvernorat de Minya en Haute-Égypte. Marara a vu naître Taha Husayn ; Charuna a donné à l'Égypte le critique Sobhi al-Charuni et l'écrivain de livres pour enfants Ya'cub al-Charuni ; c'est également de Charuna que vient le célèbre instituteur Ya'qub Fam, qui a formé tant de générations... Charuna, à l'est du Nil, fut – comme en témoignent certains vestiges – capitale de l'Égypte lors de la période de décadence située entre l'Ancien Empire et le Moyen Empire.

11 J'appartiens à une famille de la classe moyenne dont les membres exerçaient des professions libérales – médecins, ingénieurs, avocats... – ou appartenaient au corps des hauts fonctionnaires, enseignaient dans le secondaire ou à l'université. Le dernier poste occupé par mon père au sein du gouvernement soudanais correspondrait aujourd'hui au secrétariat général d'un gouvernorat. Mon père était un wafdiste “passif” : il ne faisait pas de politique mais se sentait attiré par le Wafd et notamment par Sa'ad Zaghlul. C'était un homme équilibré et cultivé : il lisait beaucoup, possédait une bibliothèque d'une grande richesse. À seize ans à peine il avait déjà lu en anglais Pascal, Platon, Sénèque ainsi que Shakespeare, Dickens, Poe... C'est également grâce à cette

bibliothèque que j'ai abordé la littérature française : quand on nous a donné, à l'école, une adaptation arabe des *Misérables,* résumée en 200 pages par Hafiz Ibrahim, j'avais déjà lu l'ouvrage intégralement et dans le texte.

12 Je n'ai pas souvenance que la bibliothèque de mon père renfermait des ouvrages en arabe. Pourtant il nous encourageait, mon frère et moi, à apprendre cette langue et à étudier le Coran par coeur, nous donnait même deux ou trois piastres pour chaque page retenue. Je gagnais toujours... j'ai été attiré très tôt par la beauté et la force de la littérature arabe ancienne.

13 À dix ans, j'avais déjà avalé des caisses entières de science-fiction, ce qui a nourri mon imagination et m'a encouragé à la lecture. Il faut dire que le ministère de la Culture distribuait gratuitement des livres pendant les vacances d'été ; ainsi ai-je lu*Kîtab al-Ayyam* (Le Livre des jours), de Taha Husayn, qui n'était pas au programme scolaire, et la traduction de l'*Émile*, de Jean-Jacques Rousseau, par Fathi Zaghlul...

14 En 1922, quand mon père a démissionné du gouvernement soudanais, il nous avait déjà envoyé à Minya pour y commencer nos études, la famille estimant que l'enseignement au Soudan n'était pas sérieux. J'ai donc terminé mes études secondaires à Minya. J'avais des professeurs égyptiens à l'école primaire et anglais dans le secondaire. J'ai appris le français en deuxième langue : malgré l'importance croissante de l'anglais, l'enseignement restait fortement influencé par le système français. Nous avions une sorte de certificat appelé kafa'a qui correspondait au brevet français. Des intellectuels européens, sans doute à cause du chômage qui sévissait chez eux, s'étaient installés dans nos régions, parmi lesquels Michel Butor, qui enseigna à Minya. Je l'y accompagnerai plus tard quand il reviendra en Égypte, attiré par ce qu'il appelait “le génie des lieux”.

15 J'étais doué pour les langues et la littérature mais totalement nul en maths et en sciences. J'étais donc en fin de compte un élève moyen. Même en littérature, j'avais parfois des affrontements avec mes professeurs car je n'écrivais pas d'une manière traditionnelle. Je revendiquais le droit de choisir mon style. Je détestais les “sujets bateau” et les traitais d'une manière qui exaspérait mes professeurs... Mais ils me donnaient en général de bonnes notes.

16 Je suis entré dans le secondaire à 11 ans, en 1926. C'est à cette époque que j'ai commencé à lire Al-'Aqqad, Chawqi, Ibn al-Rumi, Sa'ad Zaghlul... C'était le début de ma formation littéraire arabe. La scolarité coûtait 20 LE par an mais les livres étaient gratuits. Il n'était pourtant pas question d'enseignement gratuit et seule une classe minoritaire envoyait les enfants à l'école.

17 Abd al-Hamid Abd-al-Ghani, plus connu sous le nom de Abd al-Hamid al-Katib, était au nombre de mes camarades de classe. Nous éditions ensemble une revue, *Fraternité,* où je signais “Al-'Aqqad junior”. Le père de 'Abd al-Hamid, le chaykh Abd al-Ghani, nous enseignait l'arabe. Pour une raison quelconque, il était lié au parti des Libéraux constitutionnels, parti des grands propriétaires terriens. Dans toute l'école, seuls 'Abd al-Hamid et le fils du gouverneur étaient affiliés à cette organisation. Que le fils d'Al 'Azabi Pacha l'eût été, c'était normal, mais comment expliquer que le fils du professeur d'arabe le fût-il également ? 'Abd al-Hamid aimait Taha Husayn et Al-Mazani. El achetait leurs livres et le journal du parti Libéral,*Al-Slasîyya al-Usbu'yya*, dirigé par le leader du parti, le célèbre Muhammad Husayn Haykal. Mes préférences allaient à

Al-'Aqqad, Manfaluti et, dans l'hebdomadaire du Wafd,*Balagh al-Usbu'i*, à Muhammad al-Siba'i et Lufti Gum'a.

18 L'auteur du livre*Al’Islam wa usul al-hukm* (L'Islam et les fondements du pouvoir), le chaykh 'AJi Abd al-Raziq, était lui aussi membre du parti Libéral. Son ouvrage, tout comme celui de Taha Husayn – *Fi-l-chi'r al-jahill* (La poésie anté-islamique) – avaient déclenché des polémiques. Nous considérions leurs auteurs comme pro-anglais et du reste, je le sentais peu d'affinités avec Taha Husayn, qui était hostile au Wafd. Je ne l'ai donc découvert qu'après mes études secondaires et au terme de ma longue passion pour Al-'Aqqad, qui était telle que je courais à la gare de Minya à 9 heures du soir pour acheter*Balagh al-usbu’i* dès l’arrivée du train avant qu’il ne soit épuisé. Al-'Aqqad, dans sa colonne politique, critiquait Muhammad Mahmud Pacha, qui avait annulé la Constitution de 1923, ce qui satisfaisait notre opposition au gouvernement despote. [...]

Une vocation contrariée

19 Le premier texte que je publiai parut dans *Al-Anzar*, revue que dirigeait Sadiq Salama à Minya. J'avais alors 14 ans et avais écrit une petite histoire intitulée “Premier amour”. Comme tout débutant, j'en étais très fier. Je la proposai à Sadiq Salama, qui la publia deux jours plus tard. Je m'en fus trouver mon père pour lui faire partager ma joie et reçus... une volée magistrale : comment pouvais-je écrire dans une feuille de chou qui ne s'intéressait qu'aux scandales de la haute société ? J'ai cessé de publier dans cette revue mais n'ai pas cessé d’écrire et de traduire... J'ai malheureusement perdu ces textes. [...]

20 Ce fut ensuite Salama Musa qui m'ouvrit de nouveaux horizons, il m'encouragea à m'intéresser aux sciences. Je lisais tout ce qu'il écrivait et ne manquais pas une occasion de le citer. Un de mes professeurs anglais me considérait comme le seul élève communiste de l'école. Or Salama Musa n'était pas communiste mais socialiste. Il m'apprit de nouvelles façons de penser et forma toute une génération de radicaux égyptiens. Ses conférences et ses articles en ont fait un des pionniers de la pensée égyptienne. [...] À cette époque-là, nous adhérions aux idées nationalistes d'Al-Aqqad. Quand ce dernier quitta le Wafd, en 1935, ce fut une grande déception. Nous trouvâmes en Salama Musa un remplaçant. Il donnait à la politique une dimension sociale et prônait le changement. Ces idées, aujourd'hui banalisées, étaient alors essentielles pour nous.

21 C'est à mon arrivée au Caire en 1931, après le baccalauréat, que j'ai vraiment découvert Taha Husayn. [...] Je voulais m'inscrire en Lettres et mon père s'y opposait. Il ne voulait pas que je devienne un Taha Husayn ou un 'Aqqad, à la merci de partis politiques et professant, pour gagner mon pain, des idées auxquelles je ne croyais pas. Je ferais mieux, estimait-il, de faire mon Droit ; l'art n'était pas un métier, ou en tout cas ne nourrissait pas son homme. Or je tenais à m'inscrire en Lettres. J'ai présenté au doyen, qui était à l'époque Taha Husayn, une demande de bourse : j'envisageais le plus naïvement du monde de faire mes études sans demander d'argent à mon père, avec l'espoir d'être pardonné plus tard. Manoeuvre enfantine.... La faculté envoya un courrier à mon père, le priant de bien vouloir payer le premier semestre en attendant qu'il soit fait un sort à ma demande de bourse... Bien entendu, il refusa catégoriquement Entre temps, le bureau d'admission, de la faculté de Droit avait déjà fermé ses portes. Restait la faculté de Commerce. Je m'y inscrivis... et séchai les cours

en sautant par la fenêtre. Un mois après mon admission, je retournai à Minya et expliquai à mon père à quel point je détestais ces études. Il me proposa de rester à la maison et j'acceptai, persuadé que je m'inscrirais en Lettres l'année suivante. Cependant, dès l'été, les discussions avaient repris de plus belle. J'ai donc quitté la maison et me suis réfugié chez mon frère près d’Alexandrie, où mes parents sont venus me chercher avec la promesse de me laisser faire ce que je voudrais. À mon retour, nouvelles disputes. J'ai quitté de nouveau la maison et me suis mis à travailler. J'écrivais et traduisais, notamment pour*Kawkab al-Charq*. [...]

22 Ainsi, dès octobre 1932, j'ai commencé à voler de mes propres ailes et me suis installé au Caire. Sur les conseils de Ya'cub Fam, j'ai rejoint l'Association de la jeunesse chrétienne, où Salama Musa donnait chaque semaine une conférence. C'était une excellente occasion de le rencontrer... Ce qu'il était correspondait à ce qu'il écrivait. [...] C'était un homme calme et pondéré, au contraire d'Al-'Aqqad, souvent péremptoire dans ses jugements. [...] Ce n'est qu'en 1935, lorsque Al-'Aqqad a quitté le Wafd pour adhérer au parti Sa'dani, que j'ai complètement rompu avec lui tout en lui conservant une certaine estime. [...]

23 Deux ans après le baccalauréat, j'ai enfin pu m'inscrire en Lettres. Devenir enseignant à l'université serait tout compte fait, aux yeux de mon père, une activité respectable. II craignait par-dessus tout que je commette des erreurs sous la pression de problèmes financiers. J'ai hérité de lui, outre son nationalisme, son sens moral. [...]

Premiers combats

24 En 1935, [...] des manifestations s'étaient déclenchées un peu partout, réclamant la démocratie et l'unité de la vallée du Nil. Le roi Fu'ad était en recul alors que Nahas Pacha était soutenu par les masses. Le gouvernement de 'Abd al-Fatah Yahya démissionna par la suite et le cabinet de Tawfiq Nisim promit un changement de constitution. Nous avions attendu le décret du Roi annulant la Constitution de 1930 de Sidqi Pacha et rétablissant celle de 1923. Or, nous doutions de Tawfiq Nisim. Nous n'avions pas oublié comment, alors premier ministre, il avait modifié le projet original de la Constitution de 1923, accordant au roi davantage de pouvoirs comme celui de limoger le gouvernement et de dissoudre le Parlement. Sidqi Pacha poursuivait Nahas Pacha de ville en ville. Il avait payé celui qui le manqua, tuant Seniout Pacha à sa place.

25 Le traité égypto-britannique fut débattu devant la Chambre des Communes, le ministre des Affaires Étrangères britannique annonça finalement que l'empire Britannique et l'Égypte demeureraient liés tant que l'Empire existerait – autrement dit, que l'Angleterre n'avait pas l'intention de quitter l'Égypte. Les manifestations reprirent de plus belle, demandant la démission de Hour et de Tawfiq Nisim et le rétablissement de la constitution de 1923.

26 Ce jour-là, nous avions quitté la faculté pour descendre dans la rue. Des étudiants de Polytechnique et d'Agriculture s'étaient joints à nous. Nous empruntâmes le pont 'Abbas pour rejoindre la faculté de Médecine. Le ministre de l'Intérieur donna l'ordre d'ouvrir le pont pendant notre passage et nous nous retrouvâmes bloqués entre Giza et Roda. Les forces de l'ordre chargèrent. La police tira, tuant nombre d'étudiants... Dans la panique générale, certains se jetaient à l'eau, d'autres essayaient de s'enfuir. Je parvins à garder mon sang-froid et fis demi-tour en marchant lentement. Les soldats

qui tiraient – Égyptiens et Anglais – durent me prendre pour un membre de la police secrète. Je rentrai chez moi en empruntant un tramway vide. [...]

27 J'ai accepté le traité de 1936 tout en le maudissant – je doutais de tout. J'étais déçu par le soutien qu'apportait le Wafd à ce traité, qu'il appelait “le document de l'honneur”. Certes, il contenait des éléments positifs mais aussi de fort contestables ; l'opinion était divisée. Je tentai d'en parler avec mon professeur de Lettres. Anglais, il était persuadé que son pays quitterait l'Égypte au bout de dix ans comme le prévoyait l'accord, négligeant le fait que le traité pouvait être remis en question à l'issue de ces dix ans. Je lui demandai : “Et si, au terme de ces dix ans, l'Angleterre reste en Égypte ?” Il eut cette réponse étrange : “Ce serait pécher contre l'Esprit Saint”. C'étaient là des paroles creuses. J'émis un grognement de mépris pour tout commentaire. Je l'entends encore tenter de se justifier par dès symboles qui n'avaient rien à voir avec la situation. [...]

Du groupe Curiel à l'Association du gramophone

28 Je revins en Égypte en 1940 [après quelques années passées à Cambridge]. Un de mes professeurs m'invita aux réunions de l'Union démocratique des communistes égyptiens : je pourrais y faire la connaissance d'Henri Curiel ; de son frère Raoul et des autres... et savoir ainsi ce qui s'était passé en Égypte. [...] Je rencontrai Ramsès Younane, Kamal al-Tilmisani, Fu'ad Kamal, les frères Curiel. Le débat, tantôt en français, tantôt en arabe, portait sur les fellahs. Je ne me sentis pas d'affinités particulières avec les frères Curiel et cessai bientôt de fréquenter ce club. [...]

29 En 1942, les gens de ce groupe écrivaient dans*Hurriyyat al-chu'ub* (La liberté des peuples), une revue menacée de saisie. Je proposai que l'avocat Mustafa Kamil Munib, un homme de gauche, en devienne le rédacteur en chef. Un de mes amis de Cambridge, Anwar Farag, un homme d'affaires qui ne s'intéressait pas à la politique, était le fils d'un millionnaire nubien responsable de la distribution des journaux. Je lui suggérai d'acheter cette revue.

30 Curiel avait une forte influence sur son entourage. Tilmisani, Younane et Kamel constituaient un groupe indépendant. Ils étaient financés par Georges Henein et considérés comme trotskistes. C'est cependant en littérature et en art qu'ils se distinguaient particulièrement. Georges était poète, Ramsès et Fu'ad peintres, Tilmisani cinéaste. Ils évoluaient chacun dans un univers différent mais partageaient le même sens de l'innovation. Georges, fils de Sadiq Henein Pacha, fonda avec ses camarades le mouvement “Art et Liberté”. Quant à Anwar Kamil, il était responsable d'*AI-Khubz wa-l-hurriyya* (Pain et Liberté) et d'une revue qui était née en janvier 1940,*Al-tatawwur* (Le Changement) ; les deux groupes étaient en quelque sorte cousins. J'ignore cependant si “Pain et Liberté” était un groupe ou seulement un slogan représentant l'aile artistique de “Art et Liberté”. Anwar Kamil venait de terminer son livre, *Al-Manbuz* (Le paria), qui avait été, si je ne me trompe, saisi par la censure. Avant la fin de la guerre, Salama Musa céda *Al-magalla al-gadida* (La nouvelle Revue) à Ramsès Younane et à son groupe. En 1946, toutes ces revues furent interdites par Sidqi Pacha.

31 Il était clair que Curiel était le chef du groupe stalinien et que les divergences entre ce dernier et le groupe trotskiste étaient importantes. Je n'essaierai pas de savoir pourquoi les deux groupes se sont fait appeler de la sorte. Je dirai cependant que Georges Henein, Ramsès Younane, Anwar Kamil, Kamil al-Tilmisani, Lutfallah Sulayman et Fu'ad Kamil étaient des intellectuels plus proches de la culture que de la politique. Le

groupe comptait nombre de plasticiens. Ils lisaient André Breton et Aragon, étaient principalement de culture française. J'ai essayé de décrire ce groupe dans l'introduction de mon livre*Al 'Anqa* (Le Phénix). J'étais habitué, en Europe, aux discussions quotidiennes sur le renouveau culturel. À mon retour en Égypte, cela m'a manqué. J'ai retrouvé dans ce groupe quelque chose de cette atmosphère. [...] Il y avait cependant une différence essentielle entre nous : ils étaient préoccupés par l'inconscient, je l'étais par l'engagement.

32 En 1946, Isma'il Sidqi Pacha revint à la tête du conseil des ministres. C'est à ce moment-là que je fis mon entrée sur la scène politique. Des élections devaient avoir lieu à l'université. Je rassemblai un groupe composé de Latifa al-Zayat, Mahmud Amin al-Alim, Mustafa Suwayt, Abbas Ahmad, Amin Izz al-Din et Bahig Nasar. Fervents amateurs de musique classique, nous nous faisions appeler “l'Association du gramophone”. Nous nous rencontrâmes à la pension où j'allais plus tard rencontrer Chuhdi et je leur déclarai :“Les Frères Musulmans et les wafdistes sont organisés. Il est temps que nous le soyons également. Unissons-nous, oublions nos différends et choisissons-nous un représentant. Car si nous nous présentons tous, la division des progressistes laissera les mains libres aux conservateurs”. Là-dessus, je m'absentai une heure pour les laisser débattre de la question. À mon retour, ils avaient choisi Abbas Ahmad et Latifa al-Zayat. Ils remportèrent les élections, devançant de peu le Wafd mais de beaucoup les courants réactionnaires. Le comité exécutif des étudiants et des travailleurs fut ensuite formé. C'était le plus grand front national progressiste. Je me suis alors préoccupé de maintenir de bons rapports entre le Wafd et les communistes. Pendant l'été cependant – j'étais alors en Europe – les courants réactionnaires réussirent à barrer la route à ce front national. Isma'il Sidqi leur facilita la lâche en faisant voter des lois qui attentaient à la liberté de la presse.

33 Salama Musa, Muhammad Mandur et Muhammad Zaki Abd al-Qadir se retrouvèrent en prison. J'apprendrai plus tard que mon nom figurait sur la liste des personnes à arrêter, pour avoir été membre du “groupe de lutte contre l'occupation”. Je n'ai jamais fait partie d'un tel groupe et doute même qu'il ait existé, quoique je reçus tous les tracts publiés sur ce thème... Les “accusés” déclarèrent qu'ils auraient été fiers d'appartenir à ce groupe... s’il avait existé. “L'Association du gramophone” n'avait rien à voir avec la politique et n'était pas une association au sens légal du terme. Mais il se trouve que les amateurs de musique classique étaient en général des intellectuels progressistes...

Le tournant

34 Entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et la révolution de 1952, le climat général de violence suscita en moi beaucoup d'inquiétude. Tout semblait indiquer que nous étions arrivés à un tournant : les pachas refusaient tout arrangement, même partiel ; le gouvernement désignait comme “communistes” tous ceux qui réclamaient la moindre réforme. Tout patriote, en particulier, était “communiste” aux yeux de ceux qui refusaient un quelconque changement C'est dans cette atmosphère que j'écrivis*Al' Anqa*. L'ouvrage ayant été abondamment censuré, je décidai de ne pas le publier. C'était un ouvrage contre la violence, non contre le marxisme. J'aurais voulu écrire sur les Frères musulmans mais je manquais d'éléments. J'écrivis donc sur les communistes, que je connaissais bien, pour signifier que j'étais contre l'usage de la violence quel que soit l'objectif à atteindre ou la cause à défendre.

35 C'est également à cette époque que je rédigeai ma “Réponse à Engels”, ouvrage non publié jusqu'à présent. II ne s'agit pas, là non plus, d'un livre anti-marxiste, mais d'un débat, à la lumière de la science moderne, dans lequel les notions de “probabilité” et de “chance” occupent une place importante. [...] Un autre livre que je n'ai jamais publié est “Le procès d'Isis”, que j’écrivis quand Karim Sabet fut nommé conseiller du roi.

36 Ceux de mes ouvrages que les critiques considèrent comme les plus importants, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, ont été rédigés entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et la fin de la première guerre israélo-arabe. Ils correspondent à des périodes de crise. Tous les Égyptiens sentaient venir le grand changement, une sorte de nouvelle révolution de 1919. C'est pour tenter d'éviter ce changement que Sidqi fut nommé premier ministre. Ses lois d'exception allaient-elles suffire à le différer ? Le retour du Wafd, en 1950, fut la conséquence naturelle de la lutte populaire qui se déroulait depuis 1945.

37 En 1951, je me rendis à Princeton pour y rencontrer des critiques et découvrir de nouveaux courants dans ce domaine. Je passai mon doctorat là-bas, en 1953. À mon retour, la révolution de Juillet avait eu lieu.

38 Il m'a semblé, jusqu'à une période de récente, qu'une sorte de “déflagration artistique” se produisait en moi à chaque décennie, m'inspirant un poème, un roman ou une pièce de théâtre. L’inquiétude, sous la monarchie comme au temps de Nasser, m'était féconde. Quand je quittai l'université en 1954 pour travailler comme interprète aux Nations Unies, j'écrivis*Al-mukalamat aw chatahat al-sufi* (les cris du soufi) puis, à ma sortie de prison en l96l, *Al-rahib* (le moine). C'est cela, “l'inquiétude féconde”. Non que je n'ai pas éprouvé d'inquiétude au temps de Sadate, mais elle était stérile : elle ne m'inspirait rien.

39 Quand j'étais aux États-Unis, la Révolution de Juillet m'emplit de fierté. Les Américains méprisaient profondément les Égyptiens. Cependant, je me méfiais d'une révolution de militaires. J'ai même pensé qu'elle tenterait d'écraser la vraie révolution. Mes doutes s'accrurent lors de l'exécution de Khamis et d'Al-Baqri à Kafr al-Dawar. Ils culminèrent après les incidents de mars 1954 et lors du grand débat entre intellectuels et ouvriers. Des manifestations ouvrières acclamaient Nasser et conspuaient Nagib et Khalid Muhyi al-Din ; elles avaient pour slogan“À bas la liberté !”. Les manifestants rossèrent le président du Conseil, Abd al-Raziq al-Sanhuri. Nous frôlions la guerre civile et la division de l'armée. Cette crise aboutit à la victoire de Nasser. Il apparut sur la scène politique internationale au congrès de Bandoeg en 1955, achetant des armes aux pays de l'Est.

40 Les intellectuels étaient mobilisés par d'autres combats : l'engagement et l'art pour l'art, la nouvelle poésie, l'arabe parlé et l'arabe écrit. J'étais alors responsable de la rubrique culturelle du journal*Al-Gumhuriyya*. J'y rédigeai un article, devenu fameux, intitulé “De l'élève à son professeur”, dans lequel, retrouvant mes options d'origine, je critiquais Taha Husayn. La jeune génération de cette époque-là, formée de Mahmud al-Alim, de Abd al-Azim Anis, de 'Abd al-Rahman al-Sharqawi et d'autres, se ralliait aux arguments que J'avais développés dans les introductions de plusieurs de mes ouvrages. Certains ont même poussé ces idées jusqu'à l'extrême. Cet extrémisme était peut-être dû à celui des réactionnaires culturels en Égypte. Mais en fin de compte, c'est la gauche qui a obtenu la victoire. Salah Abd al-Sabur et Ahmad Abd al-Mu'ti Higazi nous ont donné d'excellents exemples de poésie moderne. Les pièces de théâtre en arabe

dialectal, de Nu'man 'Achur et Alfred Farag, étaient excellentes, sans oublier Salah Jahin et Yusuf Idris. [...]

La prison

41 Le 28 Mars 1959, la police secrète a débarqué chez moi. Ils ont fouillé la maison, la bibliothèque. L'officier s'est emparé de quelques livres. Il a trouvé le manuscrit d'*Al-Anqa*et m'a demandé si c'était un roman “communiste”. “Lis-le”, ai-je répondu. Il l'a donc emporté et je lui ai demandé de signer une déclaration pour pouvoir le réclamer plus tard.

42 Ils m'ont ensuite conduit en voiture jusqu'à la prison de la Citadelle en compagnie de l'écrivain Chawqi Abd al-Hakim. Quelque temps plus tard, ils nous ont transférés dans la prison d'Abu Za'bal, où l'on enferme les condamnés aux travaux forcés et qui est aussi connue pour pratiquer la torture...

43 Beaucoup d'intellectuels et d'ouvriers nous y avaient précédés. En majorité des communistes mais aussi des démocrates. Je n'avais jamais imaginé que l'on pût être maltraité à ce point, d'autant que beaucoup d'entre nous étions des patriotes, certains partisans de la révolution. D'autres avaient des réserves à son égard, et ceux qui y étaient opposés se contentaient de l'exprimer pacifiquement. Les communistes égyptiens, contrairement aux courants islamistes, n'ont jamais été armés. Ils n'étaient arrêtés qu'en possession de livre ou de tracts. En ce qui me concerne, j'ai été arrêté à cause de mes opinions sur l'unité arabe et sur la démocratie, que j'avais manifestées dans les rares textes qui ont échappé à la censure.

44 En prison, je passais mon temps entre... les séances de torture et l'enseignement Je donnais des cours de littérature et de culture générale à mes compagnons. Les ouvriers suivaient également les cours. C'est dans cette prison que j'ai revu Chuhdi Atiyya : j'étais à ses côtés quand il a trouvé la mort dans les geôles de la révolution, cette révolution en laquelle il avait cru. Les communistes que j'ai connus faisaient montre d'un grand courage, d'une grande honnêteté. Cette période m'a permis de les découvrir. C'est encore pendant mon emprisonnement qu'est née en moi l'idée de la pièce de théâtre*Al-rahib*, dont les événements se déroulent au temps de l'Égypte copte. [...]

45 La prison a été pour moi une expérience importante. Cela traduit pourtant la trajectoire étrange suivie par la Révolution de Juillet qui, au lieu de s'opposer à ceux qui la menaçaient, s'est attaquée à ceux qui la soutenaient dans ses grandes lignés, même avec des réserves. Je ne me l'explique que par l'absence de démocratie qui régnait dans la RAU, système excluant le multipartisme. Ce fut une étape très obscure de l'histoire du pays. Nous en ignorons probablement les arcanes encore aujourd'hui. Il reste que le conservatisme militariste des Officiers libres est responsable de ce qu'ils ont fait des élites de la politique et de la culture.

46 Je suis retourné à*Al-Gumhuriyya* pendant un an, puis début 1962, j'ai travaillé au quotidien*Al-Ahrâm* à un poste équivalent (conseiller culturel).

47 Il est étrange que le ministère de la Culture ait fait rééditer à cette époque d'anciennes revues comme *Al-Risala* et *Al-Thaqafa*, nommant Ahmad Hasan al-Zayat et Muhammad Farid Abu Hadid à la rédaction comme si rien n'avait changé... Cela deux ans avant la découverte, en 1965, d'un complot fomenté par les courants islamiques. Certains des

leaders de ce courant furent pendus. C'est à ce moment-làque je commençai à être attaqué par le chaykh Mahmoud Chakir dans *Al-Risala*. Cette canonnade intellectuelle, dont j'étais la cible principale à cause articles que j'avais publiés dans *Al-Ahrâm* sous le titre “En marge du pardon”, laissait prévoir ce qui allait se passer. L'attaque n'avait pas du tout pour objectif de débattre du contenu de mes articles... Elle ne visait pas seulement “En marge du pardon” mais aussi l'ensemble de mes écrits. Elle en parlait sous un angle personnel, politique et religieux, jamais d'un point de vue culturel, scientifique ou académique. Les tenants de ce courant étaient minoritaires à l'époque. Ils étaient en position de faiblesse, pratiquant essentiellement le terrorisme ou les assassinats individuels, mettant des bombes dans les cinémas. Bien entendu, les plus extrémistes ne pouvaient compter sur le soutien de l'opinion publique. Ceux qui ont le soutien d'une majorité n'ont pas besoin d'avoir recours au complot ni à la clandestinité. Nasser était alors au faîte de sa carrière politique, ce qui me fait douter de la force dont on créditait le courant religieux à cette époque-là, malgré le soutien qu'il pouvait recevoir de l'étranger.

48 Cette campagne ne me préoccupa pas outre mesure tant qu'elle se limitait à ma personne. Mais un jour Mahmoud Chakir écrivit : “Comment Louis 'Awad peut-il être le conseiller culturel du plus grand quotidien du monde arabe-islamique ?” Cela dépassait l'attaque personnelle ; *Al-Ahrâm* était visé. Je présentai ma démission à Haykal. Il me demanda de combien d'articles était constituée la série. “9”, lui dis-je, dont 5 avaient déjà été publiés. “Écris-en dix-neuf”, dit-il. Je lui répondis qu'il s'agissait de recherche scientifique et que je n'avais rien à ajouter. Il déclara alors :“*Al-Ahrâm* est un phare. Qu'il tombe et l'Égypte est perdue. Et le monde arabe avec elle”.

49 En 1967, Gamal Abdel Nasser me décernait la médaille du mérite et faisait l'éloge de mon rôle dans la culture égyptienne...

50 Je renonçai à démissionner. Mais j'étais décidé, au plus profond de moi-même, à cesser d'écrire – c'est là une chose que je n'avais pas encore révélée... Je repris mes activités universitaires. Je formais des étudiants désireux de continuer leurs études dans des universités anglaises. Mon intention était de préparer un accord avec ces établissements et, plus tard, de quitter définitivement *Al-Ahrâm*. J'avais été profondément blessé par la campagne d'hostilité : après 30 ans d'efforts, voilà que l'on me traitait de “sale copte”. J'eus un sursaut d'amour-propre : après tout, j'étais d'abord professeur. Je pouvais m'établir à mon compte. Je finirais certainement par gagner ma vie... [...]

51 Ensuite, la rupture des relations avec l'Angleterre découragea les étudiants et je fus contraint de renoncer à ce projet, qui aurait pu changer mon destin du tout au tout. [...]

Contre la violence

52 Peu avant la guerre de 1967, [...] j'ai publié*Al-'Anqa'* à Dar al-Talia, à Beyrouth. Ce roman traite de la violence en mettant en scène des personnages communistes. En fait, c'est la violence des “autres” que j'entendais mettre en cause. On s'est imaginé à tort que j'accusais la gauche de violence. J'ai donc écrit une préface dans laquelle j'expliquais la situation de l'Égypte dans les années 40. J'y ai noté que les communistes égyptiens étaient pour moi des pacifistes. [...] Les circonstances qui m'avaient poussé à écrire*Al-'Anqa'* dans tes années 40, à savoir la violence et le terrorisme, étaient réapparues dans les années 60. Nasser dût comprendre que je ne m'opposais pas à son

régime malgré mes réserves [...]. *Al-rahib* était aussi un message contre la violence. Je souscris aux interprétations selon lesquelles le héros symbolise Gamal Abdel Nasser, si toutefois l'on fait référence à sa noblesse et à son esprit de sacrifice. Quant au débat entre le Patriarche et le moine, il représente la lutte entre les institutions officielles traditionnelles et le peuple. Dans la société égyptienne d'alors, le pouvoir était entre les mains de la droite alors que Nasser était progressiste. Je pensais donc – et d'autres avec moi – qu'il y avait des éléments subversifs dans le régime. Certains problèmes internes se sont clarifiés par la suite, notamment avec le procès de Mustafa Amin. D'autres, externes, avec la guerre du Yémen. Ce n'est pas par hasard si la guerre des Six Jours a éclaté après celle du Yémen. Nasser s'était étendu avec Faysal, mais les USA et Israël étaient décidés à déclencher la guerre de crainte que Nasser ne s'emparât du pétrole. Nasser était redouté dans toute la région. Le nassérisme avait pris des dimensions internationales ; la popularité du raïs avait atteint l'Afrique, l'Asie et l'Amérique Latine, menaçant sérieusement les impérialismes.

53 Plusieurs mois avant la défaite, Muhammad Hasanayn Haykal avait décidé d'éditer une revue littéraire en me donnant la responsabilité de la rédaction. J'ai estimé que cela ne convenait pas à mon tempérament [...]. Je n'ambitionnais pas d'occuper des postes prestigieux. L'idée de Haykal était née essentiellement du fait que les revues éditées par le ministère de la Culture étaient trop à droite à son goût. Il était curieux que l'État finançât ces revues – le ministère aurait pu patronner tous tes courants impartialement, mais il était particulièrement incompréhensible qu'il les montât les uns contre les autres dans une sorte de guerre civile intellectuelle. C'est pourtant ce qui s'est passé. Les revues étaient aux mains des courants réactionnaires. Puis leur vente a chuté et elles ont cessé de paraître. Haykal a alors lancé son idée de mensuel. Nous l'avons baptisé *Al-'Asr* (l'époque) et avons préparé six numéros à titre d'essai. Alors que nous nous passionnions par cette entreprise – à laquelle participaient Salah Abd al-Sabur, Ghali Choukri, Mustafa Ibrahim, Mahir Fu'ad et Wahid al-Naqqach – la guerre de 1967 éclata et nous dûmes interrompre l'expérience. Je compris que nous avions perdu la guerre quand 'Abd al-Halim Hafiz, venu me rendre visite au bureau, me dit en pleurant : “Que dire aux gens ? Allons-nous les bercer d'illusions ?” La défaite lui avait fait perdre l'équilibre, comme elle me le fit perdre à moi aussi.

54 Cette secousse intérieure m'inspira*Marathi Armiya*. Mais j'avais besoin d'élucider ce qui s'était produit par une recherche sur les racines de la personnalité égyptienne : je commençai à rédiger une “Histoire de la pensée égyptienne moderne”.

Une défaite culturelle

55 Je suis d'accord avec ceux qui pensent que la guerre des Six Jours a marqué la fin d'une génération, peut-être même davantage : l'histoire de la culture égyptienne, voire arabe. Tawfiq al-Hakim, Nagib Mahfuz, Yusuf Idris et moi appartenions désormais au passé. Chacun a décrit cette rupture à sa manière, selon sa personnalité et sa formation. Yusuf Idris s'est mis à écrire des articles et de courts pamphlets. Mais où était passé le Yusuf Idris qui avait écrit*Arkhas layal* ou*Bayt min lahm* ? Tawfiq al-Hakim a également cessé d'écrire après*Bank al-qalaq* (1966). Il s'est contenté lui aussi de rédiger des articles et des pamphlets, comme*'Awdat al-wa'y* (le retour de la conscience). Nagib Mahfuz est resté silencieux après*Miramar* (1966), à l'exception de*Malhamat al-Harafich*. Tous ont expliqué la défaite à leur façon mais s'accordaient sur une chose : c'était le point final. Personne

ne peut réduire Mahfuz, Hakim ou Idris aux tranches de proses hâtives qu'ils écrivirent pendant cette période...

56 Pour ma part, j'ai poursuivi la rédaction de mon "Histoire de la pensée européenne". Ma formation de professeur d'université m'y a aidé. Mais comme les autres, je me suis arrêté à la défaite de 1967 : cette défaite avait un aspect culturel ; il n'y avait pas eu "trahison", ni au sens militaire ni au sens politique (à moins que des documents ne prouvent le contraire, mais cela ne s'est pas encore produit). Je me trouvais un jour dans l'immeuble de la télévision. Les gens présents disaient que la guerre allait éclater dans les jours qui venaient. Pourtant les employés étaient aussi gais que s'ils avaient été en pleine idylle amoureuse. "Demain on fera la fête avec les filles à Tel-Aviv", disaient-ils. J'ai trouvé cela effrayant : ce qu'évoquait aux gens la probabilité d'une guerre, ce n'était pas la libération des territoires occupés mais la perspective de "se payer du bon temps", de faire la "bringue"... La jeunesse n'avait ni sentiment de responsabilité ni conscience du danger. Cela se vérifia encore quand Nasser renonça à démissionner : un député se mit à gesticuler d'enthousiasme alors que nous venions de perdre une grande partie du territoire.

57 Les négociations entre Abd al-Hakim 'Amir et Chams Badran, d'une part, et Gamal Abdel Nasser d'autre part, se sont déroulées sous la médiation de Tharwat 'Ukacha. Chams Badran, me racontera plus tard Tharwat, lui déclara : "Tu en fais une tête, qu'est-ce que tu as ? Tu veux un café sans sucre ? " Cet homme, qui était alors ministre de la Défense, ne réalisait pas l'importance de ce qui s'était passé... Il n'avait aucun problème de conscience et se comportait comme si n'avions pas été en période de deuil national... Des jeunes qui se préparent à festoyer, un député qui danse la gigue après l'effondrement, un ministre de la Défense qui ne voit pas où est le problème... On a dit que certaines .familles, auxquelles le régime de Nasser avait causé du tort, ont bu à la santé de la défaite : leur haine de classe l'emportait sur l'honneur national.

58 Tout cela confirme-t-il que cette défaite avait une dimension culturelle ? Il n'y avait pas eu trahison mais arriération, régression. [...]

59 J'ai rencontré Gamal Abdel Nasser à trois reprises. La première fois, c'était au Palais 'Abdin, où je représentais le comité culturel du Congrès de coopération afro-asiatique. La seconde, lorsqu'il me remis la médaille du mérite. La troisième lors de sa fameuse visite à *Al-Ahrâm* en 1969. Haykal avait choisi mon bureau comme lieu de rencontre entre le raïs et les collaborateurs du quotidien. Il y avait là Nagib Mahfouz, Husayin Fawzi, Aycha Abd al-Rahman, Salah Tahir et Salah Jahin. Quand Nasser entra, Haykal voulut nous présenter avec humour et annonça : "Tous les courants intellectuels sont réunis ici aujourd'hui. Le Docteur Bint al-Chati représente l'Égypte islamique, le docteur Louis 'Awad l'Égypte pharaonique et Nagib Mahfuz..." Nasser l'interrompit : "... représente Sayyida Zaynab". Mahfuz le reprit : "Plutôt Sayyidna-l-Husayn, monsieur le président", Nasser éclata de rire. Haykal dit ensuite d'Husayn Fawzi qu'il représentait I'Égypte méditerranéenne. Nasser dit alors à Fawzi : "Tu n'aimes pas le nationalisme arabe..." Fawzi répondit : "Monsieur le président, j'ai écrit dans *Al-Sindbad* (il parlait du Sindbad égyptien) que les Arabes avaient vaincu les Romains grâce à la flotte égyptienne". Nasser souligna qu'il ne faisait que plaisanter ; mais Fawzi poursuivit : "On nous a appris que l'Égypte était le pays le plus fort. Actuellement, nous sommes un pays sous-développé. Nous ne pourrons jamais retrouver cette position de force tant que nous ne regardons pas ce qui se passe sur l'autre rive de la Méditerranée". La réponse

de Nasser me frappa. Il répondit calmement que c'était également l'opinion de la Zambie. Fawzi continua :

60 “J'ai appris, comme le reste de ma génération, que tant qu'on ne regardait pas ce que faisait l'Europe et qu'on n'essayait pas de l'imiter, l'on n'avait aucune chance de progresser. Quant au choix entre l'Europe de l'ouest et celle de l'est, il est laissé au bon sens du président”. Nasser rétorqua avec finesse : “Docteur Fawzi, ce ne sont pas toujours les choix de l'individu qui décident du destin des pays”.Nasser voulait dire – c'était et c'est encore mon interprétation – que bien que n'étant pas communiste, il mènerait la lutte nationale jusqu'au bout. [...]

La déclaration des écrivains

61 À la mort de Nasser, j'ai écrit quelques lignes dont certains se souviennent encore. Nasser était un héros national défenseur des pauvres. Je ne pense pas que ses réformes aient été suffisantes, mais c'était un authentique progressiste, un homme éclairé et avisé. Je n'oublierai jamais le jour où Boumediene prit le pouvoir en Algérie. Nasser lui envoya un émissaire, le maréchal Abd al-Hakim 'Amir, probablement au sujet de l'affaire Ben Bella. Un magazine américain – Times ou *Newsweek* – publia une caricature de 'Amir saluant Boumediene. Il ne lui disait pas : “How do you do ?”mais “How do you do *it* ?” Ce jour-là, je compris que les Américains avaient décidé de se débarrasser définitivement de Nasser. Ils estimaient probablement 'Amir capable de tenir le rôle de Boumediene par rapport à Ben Bella. Mais après 1967, on ne parlait plus du maréchal...

62 En décembre 1972, je participai à un congrès à Florence avec Hisam 'Isa et Michel Kamel. Nous eûmes la surprise – car c'était essentiellement un congrès culturel – d'y trouver également Sufi Abu Talib, Atif Sidqi et Tharwat Badawi. Les organisateurs les avaient-ils invités ? Non, dirent-ils, mais l'Union socialiste les avait envoyés comme “observateurs” et ils “n'avaient pas refusé... ” L'Union des étudiants était de nouveau en ébullition, sans doute à cause des conditions qui avaient accompagné l'arrivée de Sadate au pouvoir. Des manifestations eurent lieu entre fin 1972 et début 1973. Nous étions donc, comme je viens de le dire, à Florence et nous comprîmes, nous les “invités”, pourquoi les organisateurs avaient accepté la présence des “simples observateurs” de l'Union socialiste... Hisam ‘Isa présentait justement une communication sur “la crise de la gauche en Égypte”. Bayetta, un des cadres importants du parti communiste italien, demanda, après que Michel Kamel eut présenté sa communication : “Pourquoi le marxisme égyptien n'a-t-il pas réussi à s'implanter ?” Hisam 'Isa lui répondit : “Le marxisme est comme le libéralisme ou comme tout autre courant politique : il ne s'étend que s'il est au pouvoir. Si le gouvernement est progressiste, la gauche est à la mode ; sinon, elle est poursuivie en justice”. Thaiwat Badawi demanda la parole : “Ce que dit Hisam 'Isa est faux. Les Égyptiens refusent le communisme parce que c'est un peuple qui croit en Dieu. Les communistes haineux, pour justifier leur échec, prétendent – chez leurs maîtres à Moscou – qu'ils sont persécutés”.

63 Ce n'était pas là le ton d'un “dialogue” ni le vocabulaire digne d'un “échange culturel”. Comment pouvions-nous entendre des phrases comme “leurs maîtres à Moscou” ? Le Marocain 'Abd Allah al-Rawi, qui présidait la réunion, leva la séance. Pendant l'entracte, je protestai auprès de Thawat al-Badawi, qui était en compagnie de Sufi Abu Talib et de 'Atif Sidqi : “Ce n'est pas là le langage habituel des colloques culturels. Tu as

le droit de penser que l'Égypte doit collaborer avec les États-Unis, mais que penserais-tu si on disait de loi que tu allais voir tes 'maîtres à Washington' ? Je te demande de retirer ta phrase au début de la prochaine séance. Sinon, je quitte publiquement ce colloque”. Tharwat Badawi s'énerva. Sufi Abu Talib lui dit : “Fais donc ce que Louis te demande... ” Il finit par accepter.

64 À mon retour, l'Égypte était en pleine ébullition. Nous rédigeâmes la “déclaration des écrivains” dont Sadate allait se servir pour se débarrasser d'une centaine d'entre nous. Il forma un “comité de l'ordre" qui rassemblait Hamid Mahmud, Muhammad 'Uthman, Ismaïl Yusuf, Yusuf Makadi, Ahmad Abd al-Akhir et Kamal Abu-l-Magd. Hamid Mahmud avait été nommé ministre d'État aux Affaires parlementaires. Un jour de manifestation, les étudiants lui demandèrent pourquoi il m'avait mis à l'écart. Il leur répondit que lors du congrès de Florence, J'avais déclaré qu'il existait en Égypte une sédition confessionnelle, que les coptes étaient persécutés et leurs Églises brûlées. C'était bien sûr une énormité : non seulement ce thème n'avait pas été abordé à Florence, mais je n'aurais jamais profité d'un congrès culturel pour y soulever de telles questions. De plus, ce n'était pas là ma manière de m'exprimer... D'où Hamid Mahmud tenait-il ces propos ?

65 Je fus donc exclu, avec certains de mes collègues, de l'Union socialiste. Y appartenir étant une condition nécessaire pour travailler, j'allais donc également me retrouver sans emploi. Haykal refusa d'exécuter l'ordre, disant à Anouar El Sadate que personne ne pouvait priver des écrivains et des journalistes de leur gagne-pain en dehors des cas prévus par le règlement du syndicat des journalistes et après consultation d'un conseil de discipline. Sadate réitéra l'ordre mais Haykal persista dans son refus :“Je leur verserai leurs salaires à la fin du mois et je vous présente ma démission”, déclara-t-il au raïs. Il me téléphona dix jours plus tard pour me demander“ce que je fabriquais”. Comme je lui répondais que j'étais attelé à une nouvelle traduction de “L'art de la poésie” d'Aristote, il précisa : “Qu'écris-tu pour le journal ?” Je lui fis observer que nous étions exclus et qu'il était inutile de créer des problèmes. Il me pria de regagner mon bureau... [...]

66 Une semaine avant la guerre d'Octobre, Sadate ordonna que les journalistes et les écrivains qui avaient été exclus regagnent leurs postes. Mais beaucoup, qui avaient perdu tout espoir, avaient quitté le pays... Certains vers les pays arabes comme Ali al-Ra’i, Ahmad Baha al-Din et Ahmad Abbas Salin, d'autres vers l'Europe comme Abd al-Muti Higazi, Alfred Farag et Ghali Chukri. Ils étaient partis avec l'intention de revenir quelque temps après, mais leur exil se prolongea. L'atmosphère qui régnait empêchait toute productivité, toute liberté. Ceux qui quittèrent l'Égypte pour cette raison ne sont pas les mêmes que ceux qui la quittèrent pour aller faire fortune chez les rois du pétrole...

67 Après la guerre, j'écrivis certaines pages que Haykal s'excusa de ne pouvoir publier, peut-être parce qu'elles contenaient un certain nombre “d'idées embarrassantes”, selon ses termes. J'y évoquais le courage dont les Égyptiens avaient fait preuve pendant le conflit et l'expliquais en disant que la honte de 1967 avait fait des Égyptiens un peuple qui préférait mourir que vivre ainsi. L'amertume de la défaite avait causé des suicides ou des désirs de suicide. Haykal jugea sans doute cette analyse un peu sévère et sans rapport avec la situation. Pourtant, je la maintiens encore aujourd'hui. Je ne vois aucune autre explication au courage de nos soldats. Haykal était de ceux qui tendaient à minimiser l'ampleur des faits. Nous, écrivains, appelions les choses par leur nom.

Censures

68 Je suis retourné aux États-Unis à la rentrée de septembre pour y enseigner jusqu'en juin 1975. C'est pendant cette période que j'ai effectué ma recherche sur Jamal al-Din al-Afghani. À la fin de l'année scolaire, je suis revenu à *Al-Ahrâm*.

69 Quand j'ai eu 61 ans, j'ai informé le rédacteur en chef d'alors, Ali Hamdi al-Gamal, que je souhaitais prendre ma retraite. Il a insisté pour que je remette cette décision à plus tard. Il a finalement accepté quand je me suis engagé à continuer d'écrire pour le journal mais sans y être salarié.

70 Cependant mes écrits étaient souvent censurés. Je me souviens notamment d'un article sur les intellectuels à l'étranger, d'un autre sur l'Union des écrivains qui avait pour titre “la loi illégale”. Le premier louait les écrivains qui avaient quitté l'Égypte dans des conditions difficiles – j'en avais rencontré certains à Beyrouth lors du renversement de Aziz al-Ahdab. [...] Dans le second article, je m'étonnais de ce que la loi imposât aux membres de l'Union de “croire en le socialisme arabe”. Comment pouvait-on, étant écrivain, accepter de se voir dicter une idéologie ? Cette loi est malheureusement encore en vigueur de nos jours. Yusuf Idris, qui avait accepté d'être responsable de l'inscription des membres à l'Union, avait rapidement été “envoyé en mission” aux États-Unis pour six mois ; autrement dit, on l'avait éloigné pour permettre l'entrée à l'Union de certains membres et le refus de ceux dont les idées déplaisaient au pouvoir. Le même scénario s'est répété quand Yusuf Idris s'est présenté aux élections pour présider le syndicat des journalistes, il avait une grande popularité... Une nouvelle “mission” aux États-Unis l'empêcha d'être au Caire le jour des élections... Sont-ce là des hasards ?

71 J'avais effectué un vaste périple dans te monde arabe : Liban, Jordanie, Irak, Koweït, Bahreïn, Soudan. J'avais beaucoup entendu parier de l'implantation des Palestiniens. À mon retour, le rédacteur en chef d'*Al-Ahrâm*, alors Yusuf al-Siba'i, refusa de publier mon premier article, qui traitait du Liban. Je renonçai alors à publier la “série arabe” ; je n'étais pas un “coupeur d'idées en quatre”.

72 C'était à prendre ou à laisser. Ce renoncement me coûta peu. La censure de mon étude sur Al-Afghani m'atteignit bien davantage et je présentai ma démission. Cela se passait un mois après l'assassinat de Sadate. Le raïs avait élevé des serpents venimeux et l'un d'eux l'avait mordu... Ce sont les risques du métier. En septembre 1981, il avait fait arrêter et emprisonner tous les symboles de l'opposition politique en Égypte. Je n'écrivais rien de “politique” à proprement parier à ce moment-là mais il n'était pas possible que je fusse arrêté. D'ailleurs, comme je déjeunais ce jour-là à la cafétéria d'*Al-Ahrâm*, Sa'ad al-Din Ibrahim, professeur à l'université américaine du Caire, s'avança vers moi et me dit avec étonnement : “Tiens, tu n'as pas été arrêté ?” Je sursautai : son ton et sa mimique donnaient l'impression qu'il disposait de renseignements confirmant mon arrestation ! Et si c'était une simple supposition de sa part, le moins que l'on puisse dire est qu'elle manquait de tact.

73 Les années 70 et 80 ont marqué une nouvelle ère, caractérisée entre autres choses par le dépérissement d'un théâtre égyptien digne de ce nom au profit d'un théâtre commercial. La défaite de 1967 en est à l'origine. Les travaux de Mikhaïl Roman, d'Alfred Farag et de 'Ali Salim ont tenté de sauver l'honneur jusqu'à la fin des années

60, mais la période qui a suivi a engendré une sorte de “non-théâtre”. Un grand nombre de textes ont été censurés partiellement ou totalement entre la défaite de 1967 et la mort de Nasser : *'Aradhabalgi* de Mikhaïl Roman, *Al-Mukhatatin* de Yusuf Idris, *Marat-Sade* de Peter Weiss, *Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, *Sirr al-kawn* de Nu'man 'Achur, *Saba' Sawaqi* et *Al-Ustaz* de Sa'ad al-Din Wahba. C'est à ce moment là qu'a culminé l'émigration des metteurs en scène et acteurs de théâtre vers les pays arabes. La situation du théâtre, l'émigration des artistes, le décès de Mikhaïl Ruman, de Nagib Surur, de Mahmud Diab, et plus tard de Salah Abd al-Sabur, le retrait de Hakim ont permis au théâtre commercial de s'épanouir.

74 Dans le domaine de la poésie, Salah Abd al-Sabur était en Inde, Higazi à Paris, où il vit encore, Muhammad 'Afifi Matar à Bagdad. Ne restaient qu'Abu Sina et Amal Dunqui. L'époque nassérienne avait favorisé l'épanouissement des Arts et des Lettres tout en réprimant la pensée [...] Il y avait, au temps de la Révolution, une véritable ouverture artistique. La déchéance a commencé dans les années 70, compromettant le retour d'une “dignité artistique”.

75 C'est à cette époque que mon *Introduction à la philologie arabe* a été saisi. J'avais passé vingt ans à chercher, comparer, revoir.... L'ouvrage concernait essentiellement la relation entre l'arabe et les langues indo-européennes : il ne s'agissait pas uniquement, à mon avis, d'emprunts comme les mots étrangers qu'on trouve dans le Coran, mais d'une véritable unité d'origine entre le groupe des langues indo-européennes et le groupe des langues sémites, dont la langue arabe, “demier-né” de ce groupe. [...]

76 Le livre avait paru début 1981 à l'Office général du livre en Égypte, maison d'édition contrôlée par l'État. 900 exemplaires, sur les 3 000 qui avaient été imprimés, avaient déjà été vendus quand le livre, fin 81, fut saisi. Un dénommé Zahran écrivit divers articles pour attaquer le livre d'un point de vue religieux, dans une revue dirigée par Ahmad Bahgat. Cela bien que la théorie de “la création du Coran” fût essentielle dans l'histoire de la philosophie islamique et que je n'aie rien inventé. De plus, les traités des mutazilites sont imprimés aux frais de l'État, comme ceux d'al-Qadi Abd al-Gabar et d'al Maghni...

77 Au cours de l'été 1981, j'eus la surprise de recevoir la visite d'un officier des services de sécurité. Il m'apprit que la Gama'iyya Char'iyya avait réclamé ma tête : désirais-je une surveillance spéciale ? Je le remerciai, disant que je ne prenais pas la menace au sérieux. Le 6 septembre, l'Académie des recherches islamiques faisait saisir le livre et demandait une enquête sur son auteur. Les autorités en interdirent la vente chez l'éditeur jusqu'à ce que les tribunaux aient statué. [...]

78 Nous traversons une période transitoire qui requiert de la patience. Elle s'ouvrira sans doute sur un nouvel essor culturel, dans dix ans ou davantage. Actuellement, nous ensemençons la terre, et si le monde arabe n'est pas victime de nouvelles catastrophes, cela devrait porter ses fruits. [...]

79 Dans la guerre du Golfe [il s'agit du conflit qui opposait à l'époque l'Iran et l'Irak, et non de la crise déclenchée le *2* août 1990 par l'annexion du Koweït... NDLR], je suis pro-irakien. Je ne trouve aucune différence entre Khomeiny et le chah. Le chah voulait établir un empire perse comme ceux d'autrefois... Khomeiny également, au nom de l'Islam. Je crois qu'il échouera, il se fait trop d'illusions ; c'est comme s'il vivait au temps d'Abu Muslim al-Kharasani. Heureusement, ce ne sont que des illusions...

80 C'est pourquoi je demande aux intellectuels égyptiens et arabes de ne pas confondre les faits. Ils doivent respecter le peuple iranien sans lui permettre de dépasser ses limites nationales. Celui-ci doit essayer d'extirper de lui-même tout rêve d’un empire iranien dans le monde arabe.

81 Écrivain égyptien, j'appartiens au patrimoine national arabe. Mais les différences considérables de niveaux de développements entre pays arabes font obstacle à un avenir arabe unifié. »

INDEX

Mots-clés : autobiographie, ‘Awad (Louis)

AUTEURS

TEWFIK ACLIMANDOS

Cedej